

LETTRE A UN FRANÇAIS

Monsieur Durand, depuis trois ans, nous avons eu le temps d'apprendre à nous connaître. D'un côté comme de l'autre, nous avons réglé leur compte à certains préjugés ridicules qui, naguère, nous firent sans doute du mal.

Certes, il existe toujours des différences entre vous et moi. Homme du « Nord », vous êtes plus réservé. Homme du « Sud », j'ai des impatiences et des emportements qui vous déconcertent. Mais tout cela ne pose pas de problème grave, puisque nous sommes décidés à ne point nous juger, mais à nous comprendre.

Nous comprendre ! Le grand mot est lâché...

Y sommes-nous parvenus ?

Cela fait maintenant trois ans que nous vivons côte à côte et je crois pouvoir répondre à cette question.

Oui, Monsieur Durand, nous commençons à nous comprendre. Parce que nous travaillons ensemble, parce que nos existences quotidiennes se ressemblent, avec le même cortège de difficultés matérielles, d'espoirs et de projets d'avenir, parce que nos enfants fréquentent les mêmes écoles et pratiquent les mêmes jeux, parce que nous sommes, vous et moi, embarqués sur le même navire et qu'il ne nous plairait pas qu'il fasse naufrage.

Il existe entre nous une communauté d'intérêts et de sentiments. Pour cela, nous nous sentons solidaires.

Solidaires aujourd'hui, alors que nous ne l'étions guère il y a trois ans...

Nous nous connaissons assez bien, en ce mois de juillet 65 pour que je vous parle à cœur ouvert. Il est très important, Monsieur Durand, que nous nous parlions à cœur ouvert. et que nous abordions ensemble sans rancœur, en toute franchise une question fondamentale pour moi. Il y a certaines choses que je dois vous dire si nous voulons vraiment nous comprendre.

Je suis certain que vous saurez m'écouter en toute amitié et que vous voudrez bien admettre que je ne parle pas en mon nom personnel, mais au nom d'une masse de Pieds-

Noirs qui pensent comme moi.

**

Il y a trois ans. Juillet 62. C'étaient les vacances. Mais pas pour tout le monde car, à cette époque, tout un peuple prenait le chemin de l'exil.

L'Algérie semblait dans un chaos sanglant et douloureux. Sur Oran, les fumées noires d'un incendie fabuleux étendaient une chape opaque, symbolique et désespérante. Des cohortes de femmes, d'enfants, de vieillards, d'hommes jeunes et moins jeunes s'étiraient interminablement en direction du port et de l'aérodrome.

L'Algérie semblait. Les Pieds-Noirs partaient. Deux mains, deux valises. Des gosses épuisés, affamés. Des mères blêmes et angoissées. Des hommes coléreux. Vaincus.

**

Nous étions vaincus. Nous fuyions. Mais non comme des lâches. Notre honneur était sauf. Restait la souffrance des cœurs et des corps. La souffrance que nous causait un abandon devant lequel nous étions désarmés...

Cet exode fantastique n'a pas troublé vos vacances, Monsieur Durand et je ne vous le reproche même pas. Il fallait le vivre pour réaliser tout ce qu'il avait de terrifiant et d'horrible.

Chaque matin, durant ces journées qui, pour nous, furent des journées de cauchemar, vous lanciez un bref regard à la « une » des journaux et vous pensiez sans doute que tout cela n'était pas si dramatique et que nous avions de la chance de quitter une terre ingrate pour trouver de l'autre côté de la mer le sol fertile de la Mère Patrie.

Et puis, vous songiez peut-être aussi que nous avions mérité une sévère leçon pour nos folies. Quelle chose vous choquait dans notre comportement. Nous étions marqués au front du signe maudit des révoltés.

On disait de nous, on écrivait à notre sujet que nous avions pris les armes contre la République. On dénonçait notre infâmie, notre « fascisme », nos colères absurdes.

Responsables. Nous étions res-

pensables aux yeux de la France hexagonale du malheur qui nous brisait.

**

Monsieur Durand, j'ai attendu trois ans pour vous parler. Trois ans afin que vous ayez le temps de vous habituer à mon accent un peu rauque d'Oranais et à mes mains qui parlent plus vite que ma bouche. Trois ans pour que vous appreniez à aimer l'anisette et les merguez. Maintenant que nous nous connaissons mieux et que nous nous faisons confiance, maintenant que nous mesurons calmement tout le chemin qu'il nous faut parcourir de concert, contre vents et marées, maintenant, je peux tenter de vous entraîner au fond du problème.

Il n'est ni trop tard, ni trop tôt. Il est juste temps.

L'Algérie, Monsieur Durand, n'était pas pour nous un Eldorado colonial où l'on pouvait édifier rapidement des fortunes colossales afin de les dilapider ensuite dans les boîtes de nuit de la capitale. L'Algérie, Monsieur Durand, était notre pays. Etant d'Algérie, nous étions à la fois Français et Algériens. Français par amour de la France. Algériens par passion pour cette terre d'ocre et de feu sur laquelle nous étions nés et que nous voulions rendre encore plus belle par notre travail.

Le travail de tous. Celui des Musulmans, celui des Israélites, celui des Chrétiens.

Notre terre était multiple, contradictoire, instable et poignante. Elle était un creuset où nos différences nous enrichissaient. Car j'oppose l'Algérie des différences à l'Hexagone du laminoir et de la standardisation. Nous avions l'espace et nous avions la fièvre. Nous pouvions offrir à la Métropole, l'espace et la fièvre indispensables à toute nation soucieuse de son devenir.

De l'autre côté de la Méditerranée, en face de la France, en face de vous, Monsieur Durand, en face de 46 millions de nos concitoyens, l'Algérie était l'équivalent de ce que fut l'Ouest lointain pour l'Amérique et de ce que seront les terres vierges pour la Russie. Nous étions l'avenir, Monsieur Durand. Nous étions le futur.

MÉTROPOLITAIN

Et l'on a éstranglé l'avenir. Et l'on a massacré le futur.

**

C'est cela que je pleure. Le futur assassiné. Je ne pleure pas mon passé. Je ne pleure pas mes biens. Je ne pleure pas sur la lutte acharnée qu'il me faut mener aujourd'hui pour survivre. Je ne pleure pas par nostalgie.

Je pleure sur la tâche que j'avais entreprise là-bas et qui ne sera jamais achevée. Je pleure sur un échec qui n'est pas le mien, mais celui de la France.

La France, mon pays et le vôtre, Monsieur Durand. Une France qui s'est gargarisée de mots (colonialisme, sous-développement, paupérisation, Tiers-monde, etc.). Une France qui se plaisait à faire résonner des mots plus creux que des tambours, des mots qui résonnaient d'autant plus fort qu'ils étaient plus creux, alors qu'il fallait analyser les problèmes pour les poser correctement. Alors qu'il fallait se battre pour résoudre les problèmes.

Oui, Monsieur Durand, l'Algérie était pauvre. Oui, Monsieur Durand, elle souffrait d'une démographie galopante. Oui, Monsieur Durand, il y avait là-bas des ventres creux et des hommes coléreux. Oui, Monsieur Durand, il fallait créer du neuf en Algérie.

Oui, Monsieur Durand, la France avait une grande, une magnifique mission à remplir en Algérie.

Et la France a préféré fermer les yeux. La France a préféré fermer les yeux et elle s'est couchée pour se plaindre. La France a voté massivement l'abandon de l'Algérie.

**

Les rebelles croyaient en la vertu magique d'un substantif : Indépendance. Ils y croyaient ou faisaient

semblant d'y croire. Peu importe.

L'essentiel est que ce terme abusait seulement les intellects simplistes. Il ne nous abusait pas, nous qui connaissions la complexité des phénomènes et les lois de l'action, nous qui étions en contact journalier avec la réalité impitoyable.

Cette réalité, la France a préféré ne pas la voir. La France s'est voilé le visage. Un million de Pieds-Noirs ont franchi la mer en juillet 62. Avec ce million de Pieds-Noirs, quelques centaines de Harki eurent la chance de sauver leur peau. Les autres, ceux que la baraka, avait abandonnés, furent dépecés, salés et bouillis dans les marmites de l'enfer.

Dès lors, l'Algérie retourna au néant, à l'anarchie, au moyen âge le plus sordide. L'Algérie pulvérisée, amputée d'une partie d'elle-même, commença à mourir sous le soleil noir de la révolution avortée et tendit la main afin que la France y dépose son obole hexagonale, démocratique et résolument « progressiste ».

A cette charité, qui n'en est pas une, votre sueur participe, Monsieur Durand, et cela me fait mal. Car je commence à vous connaître et j'ai appris à vous estimer.

Je m'élève contre l'impôt du renoncement que l'on exige de vous. Il ne sert qu'à nourrir le désordre et l'absurde sur une terre malheureuse que nous pouvions sauver, nous, les Pieds-Noirs.

Et plus que jamais, je pense qu'il fut insensé de maudire l'avenir en cet été 62.

Voici ce que j'avais à vous dire, Monsieur Durand, et, pour conclure, il ne me reste qu'un vœu à formuler : que nous fassions ensemble, vous et moi, une longue route fraternelle.

Frédéric EMMANUEL.

LA FIN D'UN CAUCHEMAR

On dit que le temps fait tout oublier. Mais pour moi, comme pour beaucoup d'anciens parachutistes (surtout ceux qui ont fait l'Indochine avant d'aller en Algérie) le mal était toujours présent. La honte et l'horreur semblaient attachées à tout jamais à cette tenue camouflée qui, dans la panoplie des uniformes infâmes, a succédé à la veste noire des S.S.

Et je me rendais bien compte qu'une vie entière passée dans un monastère, consacrée à la pénitence, au jeûne et au port quotidien du cilice, n'aurait en rien atténué l'effroyable remords d'avoir appartenu pendant dix ans à ces brigades de dévoyés. Et c'est bien là la seule raison qui m'a poussé à vivre comme si de rien n'était...

Et puis, un beau jour de juin 1965, le ciel s'est illuminé de nouveau. Lorsque j'ai entendu la voix du speaker, brisée par l'émotion, lorsque j'ai vu sa figure crispée par une vraie douleur, j'ai compris que celui dont on parlait et qui venait de trouver une mort glorieuse à St-Domingue était un Juste. Et ce juste, André Rivière, était un ancien Para d'Indo...

Du coup, le charme était rompu; tant il est vrai qu'une seule brebis peut racheter tout le troupeau... Enfin, j'allais pouvoir revivre en paix ! Un para d'Indo venait de trouver la mort en combattant dans le camp de la paix et des forces du progrès — le camp de Caqmano, de Castro et de Mao Tse Toung.

Celui qui a failli se noyer et qui, soudain, se retrouve à l'air libre et peut à nouveau emplir ses poumons d'oxygène, comprendra ce que j'ai pu éprouver — comme beaucoup d'anciens Paras — à cette nouvelle à la fois affligeante et merveilleuse. Finie, la honte éternelle ! Finie, l'infâmie collective ! Il existait donc un « bon » Para...

Et je prie maintenant pour qu'un démenti atroce ne vienne par nous apprendre que, renseignements pris, Rivière avait servi en Indochine dans l'Intendance aéroportée ou dans le pliage des parachutes.

LE CENTURION.

Si vous avez besoin d'acheter ou de vendre...

UN APPARTEMENT - UNE VILLA
- UN TERRAIN - UN COMMERCE

à NICE ou dans la Région... Faites une visite au...

CABINET IMMOBILIER Jacques PERDU

11, Rue Halévy, NICE - Tél. : 80.22.59

Vous y serez reçu par Guy MATHIEU (Tlemcen)